

GIONO, Jean, *le Déserteur, et autres récits*. Préface d'Henri Fluchère. Paris, Gallimard. 1973. 261 pages.

Ce recueil réunit quatre récits de Jean Giono (1895-1970), tous profondément liés à sa région et les environs, sa famille, sa jeunesse, écrits entre 1953 et 1966

Le déserteur (1966), texte le plus long qui donne son titre à l'ensemble, nous entraîne en Suisse, dans le Valais pour une biographie imaginaire. Aux alentours des années 1850, y est apparu un homme dont on ne sait d'où il vient. Les hypothèses soulevées permettent à Giono de nous décrire avec bonheur tous les cols de ces montagnes qu'il a lui-même parcourues. Une chose est certaine, l'homme a un accent alsacien, n'a pas de papier et fuit les gendarmes. Il a environ 36 ans, et après avoir été accueilli par un curé, il reçoit l'hospitalité du président de la commune de Nendaz, où il restera jusqu'à sa mort, vingt-et-un ans plus tard. Il finit par révéler son nom : Charles-Frédéric Brun. Courtois, bien élevé, avec les mains blanches et « une belle voix de taille-basse », il refuse d'entrer dans les maisons et ne loge que dans les « raccards », dormant sur le foin, y mangeant ce qu'on lui apporte. Il a un matériel de peinture et fait le portrait de la femme du président qui suscite l'admiration, d'autres tableaux suivent, tous dans le style des ex-voto, et chacun de conclure qu'il n'est pas un criminel. Il restera à Nendaz, solitaire, frugal, travailleur, jusqu'à sa mort, 21 ans plus tard.

La Pierre (1955) est un texte quasi métaphysique sur la pierre, à partir de la terreur qui saisit Giono au moment de se glisser, à la suite d'un spéléologue, dans un tunnel étroit pour avoir accès à une grotte. Carnac, Lascaux, les sculpteurs médiévaux, les alchimistes, et jusqu'à la pile atomique d'Enrico Fermi, l'auteur nous livre toutes les émotions et les pensées que la pierre soulève en lui.

L'Aradie (1953) est une superbe et très émouvante description de sa terre natale, dont il décrit les villages, les paysages et les usages, en particulier les rituels de culture, de récolte de l'olive – à la main, une par une – et de la fabrication manuelle de l'huile, qui sont un véritable hommage à nature et à la main de l'homme.

Enfin, *le Grand Théâtre* (1961) sont les leçons de vie que lui a livrées son père, cordonnier et lecteur de Virgile, lors de leurs tête-à-tête nocturnes, lorsqu'ils allaient s'étendre sur une terrasse voisine pour ne pas réveiller la mère, leçons s'appuyant sur l'Apocalypse et la vie d'un grand-oncle veuf, devenu sourd et peut-être bientôt aveugle.

C'est toujours un immense plaisir de retrouver Giono. Certes, on peut souligner les redites du premier texte, un certain hermétisme pour le second, mais les deux derniers sont lumineux, les uns et les autres étant écrits dans une langue savoureuse, nourrie de termes du terroir. Et on referme le livre légèrement accablé par le sentiment de l'appauvrissement que la technicité – le règne du vite vite et sans effort – a apporté au frémissement du monde.

Citations

Le Déserteur

« Constatons que finalement il a été excellemment nommé par les Valaisans : il est bien tout simplement un déserteur. Il déserte une certaine forme de société pour aller vivre dans une autre » p. 12

« Car on n'est pas toujours très sûr de ce qui sort de la nuit et des forêts. (...) Un homme qui connaît un métier et le pratique, c'est autre chose. Et celui-ci, de métier, est joli. Voilà sur la planche où Charles-Frédéric Brun a préparé ses couleurs, de beaux petits tas de pâte bleu ciel, et rouge incarnat, et pourpre et blanc de zinc et jaune comme de l'or et vert couleur lézard, et c'est avec tout ça qu'il va peindre Marie-Jeanne. » p.45

La Pierre

« J'ai voulu montrer qu'il est impossible de séparer la matière de l'esprit et que la pierre, la valeur de la pierre, l'importance de la pierre, est à la base de la plus subtile des philosophies » p.137-138

L'Arcadie

« Voilà le pays radieux que l'on domine. Il est également huilé de soleil léger, et glacé. Après les brouillards vient cette luminosité d'hiver si claire où tout se dévoile. On voit pour la première fois que les vieilles touffes d'herbes ne sont pas blanches mais violettes. On aperçoit à des kilomètres le détail des fermes et des pigeonniers. On distingue le velours des paysans les plus éloignés marchand sur les chemins et, de fort loin, malgré les châles et les *pointes* de tricot, on partage les femmes et les jeunes filles en blondes et en brunes. Ce sont ces taches de couleur pure qui donnent au pays sa profondeur et font comprendre la limpidité extraordinaire de l'air. Quelquefois, on entend soudain braire un âne, hennir un cheval ou ronronner une camionnette. Jadis on entendait chanter. Un jadis qui n'est pas loin et dont je me souviens. » p.176

Le Grand Théâtre

« Ne va pas croire fiston, fiston, que je confonde l'Apocalypse et la mort. (...) Car la mort est le remède des Apocalypses, si la mort est complète et éternelle, et c'est forcément ce qui doit être si les Apocalypses doivent être, car les douleurs éternelles ne sont plus des douleurs, mais un état, malgré leurs variétés ; pour qu'elles soient efficaces, il faut qu'on puisse imaginer leur fin. L'Apocalypse est l'ensemble des événements qui font désirer la mort. » p.227-228